

1

Je me souviens de Sampayo en 2011, peu de temps après l'avoir connu à Barcelone qui me demanda si j'avais Szpunberg ; de sa tête quand je lui dis que non, du portrait qu'il fit alors d'Alberto et de *L'académie de Piatock* qu'il alla chercher dans sa bibliothèque. « Avec des dessins de Chagall », dit-il en passant. C'est ainsi que tout a commencé.

2

D'Alberto, un peu plus tard, pour l'hommage à Luis Luchi au centre culturel Cotxeres de Sants. Pas très jeune la moyenne d'âge de la rencontre, ne nous y trompons pas. Je venais de lire tout ce que j'avais pu trouver de son travail ; je lui dis qu'on devrait se voir quelques jours plus tard et lui proposai de réunir sa poésie, de la publier chez Entropía. Il n'avait pas accepté, rassembler une œuvre a toujours en écho comme une conclusion et provoque une naturelle aversion. « J'ai dit réunie, Maestro, je n'ai pas dit complète ». Je crois que sa famille et ses amis l'incitèrent.

3

D'Alberto au moment d'écrire le prologue de *Como solo la muerte es pasajera*. « Je crois que tu devrais traiter de tes livres, de tes lectures, c'est très beau quand tu parles de ton enfance ou de Pavese... » « Écoute, vieux, c'est très social-démocrate ce que tu me dis là... N'importe quel pavé sur le sol peut être une tribune politique, a dit Lénine, et un prologue ça s'écrit d'en bas, de quel autre endroit veux-tu ce soit ? ». Il l'intitula *Je serai celui que je serai*.

4

D'América Sánchez lors du récital de poésie et bandonéon qu'Alberto organisa avec Stroschio pour les malades et le personnel de l'hôpital Pere Virgili. Un lisait, l'autre, près de lui, alternait avec son instrument. Immortels, ils portaient le rêves. À un moment, j'avais cherché América Sánchez du regard, ses larmes coulaient.

5

Les mythes hébreux. Il y fut un temps où j'allais le chercher le mercredi en fin d'après-midi et nous allions prendre le café au mirador de l'hôpital. Je lui avais proposé de lire le livre Graves et Patai. Le savoir d'Alberto était insondable, sa glose arborescente. Je peux dire que je l'ai vu citer en araméen, la Méditerranée derrière lui. Nous ne sommes jamais allés plus loin que le premier chapitre. Comment l'expliquer ?... Le rabbin Isaac Luria voulut un jour explorer les chemins de la kabbale et dit qu'il lui faudrait quatre-vingts ans pour écrire ce qu'il comprenait en une heure. Ainsi j'étais, moi, devant Alberto.

6

Dans cet hôpital, il me raconta un jour qu'il était intervenu pour raisonner un médecin et deux ambulanciers. La pomme de la discorde : des questions de logistique. Des malades attendus pour une rééducation n'arrivaient pas. Alberto dit alors : « Seule l'organisation a raison du temps ».

Le docteur, trente ans, un Catalan, le regarda sans comprendre. Alberto rajouta : « Perón ». Mais il n'y eut aucun effet. Alors, il avait conclu : « Nous avons eu là deux surprises, celle du médecin écoutant ce que je lui disais et la mienne voyant qu'il ne savait qui était Perón ».

7

Son témoignage sur l'attaque du train de Rosario par la *Brigada Masetti* en 1970. « Jamais un seul instant nous avons menacé les gens de nos armes quoique nous avons bien montré, il est vrai, que nous étions armés. Je leur ai dit de se tenir tranquilles et j'ai commencé à parler de la justice sociale, de l'indépendance, de San Martín, d'éducation, de santé publique, de ce que nous croyions être les besoins les plus urgents de tous ces gens. Sur un des sièges était assis un petit gamin tout brun qui ne comprenait rien. Je lui ai demandé ce qu'il voulait faire quand il serait grand. Il m'avait répondu astronaute, alors je lui ai aussi parlé du peu de possibilités pour un fils d'ouvrier de devenir astronaute ou de faire les études qu'il aimerait faire et j'ai dit que, lui, il y arriverait ; quand il serait plus âgé, la patrie serait libérée ».

8

Comme Juan L. Ortiz : la visite constante des amis, des lecteurs et de tout poète du sud qui venait à Barcelone. La fille du malade du lit voisin travaillait au marché de gros. Le père parti passer une radio et elle, allongée, dans l'attente, les yeux fermés, toute concentrée. On lui demanda : « Et vous qu'est-ce que vous faites, comment vous sentez-vous ? » « Ah, c'est que c'est toujours un plaisir d'écouter les conversations de ce monsieur, c'est comme si on était à l'université ».

9

À une religieuse qui visitait les chambres de l'hôpital en offrant de consoler les esprits : « Tenez, prenez-le, je vous le prête . » Voyant le Tanaj, elle dit : « Qu'est-ce que c'est ça mais c'est en quelle langue ? » « Celle que parlait le Christ ». « Mais qu'est-ce que vous racontez, enfin, monsieur ! Qu'est-ce que vous en savez ? ».

10

D'Ana Basualdo un après-midi où ils parlèrent avec amour d'Enrique Raab, de Miguel Ángel Bustos et de Tomás Eloy Martínez. Ils les appelaient par leur noms de baptême. De Martínez ils se souvinrent avec minutie de *La pasión según Trelaw* et de l'excellence atteinte dans *Lugar común la muerte*, ils repassèrent de mémoire les contes de ce livre et résolurent que *Perón sueña con la muerte* était un des meilleurs de la littérature argentine. Ils n'avaient pas employé ces mots-là ni d'autres semblables ; le geste, l'intonation, suffit.

11

« Infâme tourbe de nocturnes oiseaux, gémissant d'un air triste et volant d'un air grave ».

12

De Juan Gelman à México. Chaque fois que nous nous voyions, Alberto était un sujet de conversation fidèle, je lui donnais des nouvelles et lui voulait savoir où en était la « Réunion ». « Tu sais combien il y a de poètes comme Alberto ?... Un seul : lui ». Il y a un, j'ai trouvé dans les papiers de Juan un poème inédit daté de juin 2013, des derniers qu'il a écrits et dédié à Alberto. Je le lui ai porté à la résidence et je lui ai raconté l'histoire. Il ne l'avait jamais reçu et m'a pris dans ses bras pour un *abrazo*. C'est ainsi que nous sommes quittés.

Personae

Les baisers non rendus tombent dans des jattes de fiel. En-haut, en haut, crie le sang contre les obédiences de la solitude. Que font ces maladies à ma porte ? Elles ont mis sur la haine de la peinture noire mais pas complètement, une ligne blanche paraît dans la querelle du suis et fus, ses rapides venins. Il n'est de tailleur pour la coudre ou préparer sa fuite. Le double réal jeté par-dessus bord écrit un mot muet face au désastre, sa merveilleuse union, les zéros à l'envers. »

Á Alberto Szpunberg

Alberto Szpunberg est décédé à Barcelona le 13 novembre dernier. Il fut un des grands poètes argentins, membre de la génération dite « de 60 », mais son influence transcende toute classification.